Bêtes et gens

Techniques pastorales dans deux aouls kazakhs

Carole Ferret

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/11728>

DOI : 10.4000/etudesrurales.11728

ISSN : 1777-537X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2017

Pagination : 156-197

ISBN : 978-2-7132-2700-4

Référence électronique

Carole Ferret, « Bêtes et gens », *Études rurales* [En ligne], 200 | 2017, mis en ligne le 01 juillet 2019, consulté le 16 février 2021. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/11728> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesrurales.11728>

Moutons au pacage sur une des collines entourant l'aoul (district de Tôle Bi, avril 2008).

Photo: C. Ferret.

Bêtes et gens

Techniques pastorales dans deux aouls kazakhs

La Jigouli file sur une route toute droite et peu fréquentée, faisant un écart de temps à autre pour éviter un nid de poule. Dans la steppe, l'ocre le dispute déjà au vert en cette fin de printemps. Le paysage est largement ouvert, seuls les poteaux électriques régulièrement plantés et de lointaines collines viennent rompre la platitude. De nombreuses taches blanches parsèment les pâtures : « Tu vois tous ces perce-neige ? C'est nouveau ici », me dit le chauffeur. La saison est évidemment trop avancée pour les perce-neige, et même pour les fameuses tulipes des steppes. Ce ne sont pas non plus des moutons disséminés au pacage, car la race locale à queue grasse est de robe sombre. Non, ces taches sont des sacs plastiques, signes de la modernité apparus après l'indépendance du Kazakhstan, dans les steppes peu éloignées des zones urbaines.

Dans ce pays, le petit bétail (ovin et caprin) est passé de 35,7 millions de têtes en 1991 à 9,5 M en 1999, pour se stabiliser autour de 17 M depuis 2007. Si l'effondrement du cheptel a pu, ici ou là, faire reverdir la steppe, que restait-il du pastoralisme kazakh après sa double mort, assénée par la collectivisation des années 1930 [Ohayon 2006] et la privatisation des années 1990 [Vuilleminot 2009] ? L'évolution récente des techniques pastorales, depuis le pastoralisme nomade plurispécifique « traditionnel », en passant par la « rationalisation » et l'intensification soviétique de l'élevage, traduit-elle un retour vers des modes d'action sur la nature moins interventionnistes ? La décollectivisation a-t-elle entraîné un relâchement du contrôle de la sélection, de la reproduction, du nourrissage et des mouvements du bétail ? Ces questions seront examinées¹ au niveau micro, depuis un aoul² du sud du Kazakhstan,

1. Cet article a été rédigé dans le cadre d'un programme franco-allemand (ANR-DFG) intitulé « Histoire environnementale du temps présent : l'Union soviétique et les États successeurs, 1970-2000. Globalisation écologique et dynamiques régionales » (2014-2018).

2. L'aoul (kaz. *auyl*, rus. *aul*), qui correspondait autrefois à une unité de nomadisation, désigne maintenant un village.

où la dislocation du kolkhoze n'amoin-drit pas le jeu des solidarités et des discordes entre voisins et parents, encouragé par la petite taille du village, sa position écartée et son homogénéité lignagère. Enfin les pratiques d'élevage de cet aoul sédentaire seront comparées à un cas de pastoralisme mobile sur une estive dans le sud-est du pays.

Le pastoralisme kazakh

L'élevage fournit au Kirghize [Kazakh] tout ce dont il a besoin : la nourriture (produits de l'abattage du bétail), la boisson (*kumys* [lait de jument fermenté] et lait caillé), les habits (cuir, laine), le combustible (*kizâk* [excréments séchés]), l'éclairage (graisse), la maison (feutre pour la iourte), une partie de la vaisselle (*saba* [outre en cuir], *tursuk* [gourde en cuir]), un moyen de gagner de l'argent (voiturage), une monnaie d'échange, un moyen de transport et enfin un capital, épargné pour les jours difficiles. [Dobrosmyslov 1895 : 3]

En un mot, *mal - adamnyñ bauyr etî* «le bétail est la chair du foie de l'homme» selon la cinquième réflexion en prose du poète Abaï [Kounanbaïouly 1994 : 28], qui exprime autrement la relation intime et vitale que les Kazakhs entretiennent avec leurs animaux.

À partir du xix^e siècle, au moment de la conquête des steppes par l'Empire russe, de nombreux écrits de voyageurs, d'administrateurs, de statisticiens ou de vétérinaires décrivent le système pastoral kazakh, soulignant unanimement l'importance de cette activité pour la population locale [Alektorov 1888]. Quelques-uns brossent un tableau exhaustif de l'élevage en une région [Dobrosmyslov *op. cit.*], d'autres se focalisent sur une espèce [Džantûrin 1883] ou une question particulière, comme le traitement rituel des épizooties [Al'džanov 1895 ; voir aussi Argynbaev 1975 : 202-203]. Dans les années 1920, des expéditions ethnographiques détaillent les pratiques pastorales en cours [Baronov *et al.* 1927 ; Rudenko 1927]. Après la Seconde Guerre mondiale, une abondante littérature zootechnique se développe, prescrivant des méthodes de rationalisation de l'élevage, mais la plupart des ethnographes étudient désormais le pastoralisme nomade antérieur à la collectivisation à partir de sources écrites [Tolybekov 1971 ; Khazanov 1983 ; Masanov 1995].

À l'ère postsoviétique, alors même que le nomadisme est brandi comme une composante essentielle de l'identité nationale, le pastoralisme kazakh est ignoré des ethnologues locaux et occidentaux, à quelques exceptions près [Werner 1998 ; McGuire 2014], tandis que l'attention de ces derniers se dirige vers le Kirghizstan, géographiquement et culturellement proche [Jacquesson 2010 ; Steimann 2011, entre autres].

Fabrication du *qaryn maj* «beurre d'estomac» dans une station printanière :
 labeur féminin et repos masculin (district de Rajymbek, juin 2012). Photo : C. Ferret.

Le bétail, moyen de subsistance essentiel

Parmi les usages cités, la consommation de viande est fortement valorisée : non que ses quantités soient supérieures à celles observées dans les pays occidentaux, mais les Kazakhs estiment que c'est le seul aliment qui rassasie. Elle est primordiale dans les nombreuses festivités, familiales et rituelles, qui ponctuent la vie sociale, où chacun reçoit un morceau correspondant à son statut. En outre, le prestige de chaque espèce diffère : le cheval est irremplaçable en certaines grandes occasions (fête funéraire) ; le mouton est aussi une viande festive, mais plus courante ; le bœuf n'est consommé qu'entre soi dans le sud, ainsi que la chèvre, dépréciée. Et il est exclu de manger de l'âne.

Les aliments sont classés en «chauds» et «froids» suivant de multiples critères, dont leur valeur énergétique – mais pas leur température – et doivent de ce fait être absorbés différemment en fonction de la saison et des affections individuelles [Ferret 2004]. Ainsi le mouton kazakh noir à queue grasse donne une viande «chaude» (*ystyq*), le mérinos blanc, une viande «moyenne» (*orta*) ; la viande de chèvre, «légère» et «froide», ne doit pas être mangée en hiver, et jamais offerte à un hôte. Elle est néanmoins bénéfique aux convalescents au printemps, car les chèvres, vives et agiles, vont paître un peu partout et mangent une grande diversité de plantes. La qualité de l'herbe broutée par le bétail, en se transmettant à ses produits, fonde la valeur de la viande et du lait.

Le *qymyz*, lait de jument fermenté, légèrement alcoolisé, possède des vertus médicinales, à telle enseigne que, selon le dicton, «celui à qui ce breuvage déplaît va bientôt mourir». Le *šubat*, son équivalent camelin, est

plus rare. Le lait le plus courant est celui de la vache, transformé en caillé, crème, beurre, fromage, alors que brebis et chèvres ne sont plus traites depuis quelques décennies.

Toutes les espèces fournissent donc du lait et de la viande, mais aussi des peaux, du cuir, du crin ou de la laine (ensuite agglomérée en feutre ou filée). Le gros bétail offre en outre sa force de travail pour le transport, rôle maintenant dévolu aux équidés (chevaux partout et ânes dans le sud), depuis que bovins et camélidés ne sont plus utilisés ni sous la selle, ni sous le bât, ni au trait. Dans le « système domesticateur » [Digard 1990] kazakh, les espèces sont donc à la fois polyvalentes et complémentaires. Les produits de diverses espèces peuvent être mélangés dans les processus de fabrication pour bénéficier des qualités des uns et des autres (par exemple, licols en crin pour la solidité et poil de chèvre pour la douceur). De plus, la monte des uns sert au gardiennage des autres : la surveillance des troupeaux se fait souvent à cheval, alors qu'autrefois, des bergers étaient à dos de bœuf [Radlov 1989 : 260]. Cette complémentarité des espèces se manifeste donc dans les usages animaux, mais aussi dans leur élevage.

Mobilité pastorale et complémentarité des élevages des cinq espèces

Au début du ^{xx}e siècle, le pastoralisme kazakh se combine à diverses formes de mobilité, dont la plus fréquente relève du quasi-nomadisme : toute la population se déplace sur les pâtures saisonnières avec les troupeaux, suivant des trajectoires le plus souvent méridiennes (l'hiver au sud, l'été au nord), plus rarement altitudinales (l'hiver dans la vallée, l'été dans la montagne), et demeure plus d'un trimestre sur l'hivernage [Ferret 2005-2006 ; 2014a].

Le pastoralisme kazakh est de type multi-spécifique, consistant en un élevage extensif de troupeaux d'herbivores appartenant à quatre ou cinq espèces de bétail : ovins et caprins, souvent comptés ensemble, chevaux, chameaux et bovins. Cette « multi- » ou plus exactement « pluri-spécificité » optimise l'exploitation des ressources pâturées, car les espèces ne mangent ni les mêmes plantes ni les mêmes parties des plantes.

Le mouton broute court : la forme de son museau et la configuration de sa denture lui permettent d'atteindre des brins d'herbe inaccessibles aux autres espèces [Zdzenickij 1915 : 17]. En hiver, les ovins pâturent les solontchaks, en particulier la petite armoise (*myq žusan*) ; les chameaux aiment aussi les halophiles, le stipa (*ši*), l'arroche (*kôkpek*) et même des buissons de Caragana (*qarağan*), quand les bovins préfèrent les prairies aux herbes moins dures et les plantes hautes qui surplombent la neige [Čormanov 1906 : 2, 4, 27 ; Potapov 1949 : 45 ; Radlov *op. cit.* : 257]. L'herbe dite « blanche » (*aq ot*), qui regroupe stipas et fétuques (*betege*), surtout présente dans les steppes du nord du pays, est appréciée des bovins et des chevaux, tandis que l'herbe « noire » (*qara ot*), correspondant aux armoises et aux halophiles, plus fréquentes dans le sud, est goûtée des ovins et camélidés [Džantûrin *op. cit.* : 9]. Les *šalgyn* des

prairies humides, regroupant graminées, laîches et fléoles, conviennent au pacage de toutes les espèces et à la fenaison [Čormanov *op. cit.* : 27]. L'activité pastorale implique donc une bonne connaissance de la flore [Nikol'skij 1885 : 83]. Elle conduit à apprécier et découper l'espace steppique à l'aune du bétail [Ferret 2014a ; 2006], en distinguant notamment les pâtures saisonnières.

Par ailleurs, les espèces n'ont pas les mêmes aptitudes au pacage hivernal : en cas de neige épaisse ou durcie par le gel³, les chevaux déblaient le terrain pour les autres et broutent la partie supérieure des brins d'herbe, ensuite les bovins, incapables de *tebinden* (rus. *tebenovat'*) « gratter la neige pour paître », en pâturent la partie médiane, puis les moutons rasent le reste [Dobrosmyslov *op. cit.* : 21]. Enfin cette pluri-spécificité est une façon de se prémunir contre les épizooties, chaque espèce ayant sa propre sensibilité aux maladies.

Le pastoralisme mobile, en disposant les bêtes à l'endroit le plus favorable en chaque saison, tire le meilleur profit des variations naturelles de la végétation et du climat dans l'espace et dans le temps. Il peut être considéré comme un modèle d'agriculture durable, car la dispersion et la mobilité des bêtes évitent l'épuisement des ressources. Il est également économe en moyens humains. En 1851, le marchand Žarkov résumait ainsi la différence fondamentale séparant les modes d'élevage russe et kazakh :

Nous, les Russes, nous restons au même endroit, gardons notre bétail au même endroit et donc nous devons lui apporter du foin. Chez les Kirghizes [Kazakhs], l'herbe reste au même endroit et les hommes font en sorte que ce soit le bétail qui aille vers elle. [1854 : 216]

Pour reprendre la typologie des modes d'action que j'ai développée à propos de l'élevage du cheval [Ferret 2014b], cette économie de moyens correspond à une forme d'élevage peu interventionniste. Par ailleurs, les procédés qui consistent à faire déblayer le terrain par une autre espèce ou à observer le comportement animal pour décider du moment de la nomadisation relèvent de ce que j'appelle l'action participative, où c'est le bétail qui agit à la place de l'éleveur. En outre, ce système technique sans intrant et sans déchet, exploitant tous les usages possibles de l'animal, toutes les parties de son corps, et recyclant ses excréments en combustible, répond parfaitement aux exigences d'un élevage écologique.

Or aux XIX^e et XX^e siècles, cette attitude de conciliation plus que de maîtrise de la nature, dénuée de visée transformatrice, était jugée comme une marque de faiblesse :

Les forces de la nature, dont dispose aujourd'hui si aisément l'Européen ou l'Américain, exercent encore, dans les steppes kirghizes [kazakhes],

3. S'ils sont accentués, ces phénomènes, en rendant le pacage impossible, risquent de provoquer un *žūt* (*džut* en russe) « décimation du bétail due à des aléas climatiques ».

une entière domination sur l'homme et sur le résultat de son travail. Le Kirghize ne prend pratiquement de la nature que ce qu'elle veut lui donner et au moment où elle veut le lui donner. [Dobrosmyslov 1895 : 3]

Rationalisation et professionnalisation de l'élevage soviétique

La collectivisation du bétail, menée lors du premier plan quinquennal (1928-32) entraîna la disparition de plus de 90 % du cheptel (*voir graphique*) et consécutivement d'un tiers de la population kazakhe, décimée par la famine, les épidémies et l'exil [Pianciola 2004 : 165 ; Ohayon *op. cit.* ; Cameron 2016 : 120]. Cette catastrophe, en privant le nomadisme de sa raison d'être, fit table rase du système pastoral antérieur et préleva à la réorganisation de l'élevage au sein des kolkhozes et des sovkhozes. Sans revenir sur l'histoire de la collectivisation, j'examinerai les changements techniques introduits à l'époque soviétique à partir de l'exemple de l'élevage ovin, de première importance dans la partie sud du Kazakhstan, sachant que nombre d'innovations (intensification du nourrissage, création de nouvelles races, contrôle de la reproduction, mécanisation de certaines tâches, etc.) sont communes à l'ensemble des espèces.

Après la Seconde Guerre mondiale, l'élevage ovin, désormais collectivisé, centralisé et au service de toute l'URSS, se tourne résolument vers la production de laine. Si les autres filières, bouchère et laitière, perdurent, elles passent au second rang pour les planificateurs. Cette priorité motive la création de nouvelles races ovines à toison fine ou semi-fine, alors que la race locale, appelée « mouton kazakh » (*qazaq qoj*) est à queue grasse et à laine grossière.

Le cheptel est divisé en deux grandes catégories, l'une dite *plemennoj* « sélectionné, à pedigree » [Ferret 2009 : 231 ; 2011 : 445], de qualité supérieure, et l'autre *tovarnyj* « de qualité marchande », plus nombreuse. Les nouveaux critères de sélection sont liés à la quantité de laine tondue, sa qualité (finesse et longueur du poil, quantité de suint) et à l'extérieur de l'animal. L'évaluation s'opère à des âges précis et conduit à une division en classes (élite, 1^{re}, 2^e et 3^e). Les classes de reproducteurs sont appariées et les béliers les plus fameux, qui ne portent pas de nom mais des numéros, fondent des lignées [Asanov *et al.* 1977 : 288-291]. Le *plemzavod*⁴ du sovkhoze Kuûk, dans la province de Chymkent (Kazakhstan méridional) a créé une nouvelle race ovine, dite sud-kazakhe, croisant des locaux avec des mérinos importés de l'Altaï et d'Australie⁵. Cette méthode suit la procédure classique de l'amélioration des races de bétail adoptée par l'agriculture soviétique : d'abord externe, par

4. Équivalent du haras, mais pour toutes les espèces de bétail, qui travaille à la sélection et l'amélioration des races.

5. En 1971, 127 béliers furent importés d'Australie en URSS, dont huit furent confiés au *plemzavod* « Kuûk », qui insémina 17 000 brebis en 1971-1976 [Asanov *et al.* 1977 : 273, 290 ; Volosikov et Baharovskij 1978 : 108].

croisement de femelles locales avec des mâles importés, puis interne, « en soi », par sélection des meilleurs spécimens [Ferret 2011 : 426].

Dans cette province, les deux destinations de l'élevage ovin sont la production de karakul (aussi appelé astrakan) dans les zones désertiques de l'ouest et de laine fine dans les steppes et les montagnes. En 1975, sur les 3 millions de moutons des kolkhozes et sovkhozes de la province, 55 % sont à toison fine. La production de karakul est multipliée par quatre entre 1953 et 1974, où 700 000 peaux sont livrées à l'État. Les agneaux nouveau-nés sont abattus à un ou deux jours, après tétée, nettoyage, égorgement, insufflation d'air sous la peau, découpe et dépouille. Les peaux sont ensuite salées et séchées, les carcasses transformées en farines animales [Asanov *et al. op. cit.* : 300-302]. Les indicateurs de succès de l'élevage ovin sont le taux de fécondité (ici 111 agneaux pour 100 brebis) et la production de laine (3,9 kg de laine fine par tête dans la province, 5,5 kg dans le *plemzavod* Kuûk), en dépit de l'insuffisance chronique d'affouragement hivernal. Les mots d'ordre censés favoriser le développement du secteur sont les suivants : rationalisation, intensification, spécialisation [*ibid.* : 275].

La spécialisation vaut à la fois chez les hommes et chez les bêtes. Les pâtres sont désormais dédiés à une espèce⁶, voire une catégorie (responsable des brebis, des béliers, des antenais, des poulains d'un an, des génisses, etc.), et les animaux perdent de leur polyvalence, phénomène habituel d'une sélection accrue.

L'intensification de l'élevage se traduit par le développement de l'affouragement en foin et en céréales, qui complète ou remplace temporairement le pacage pour certaines catégories de bétail à des périodes précises de l'année. Il implique une normalisation de l'alimentation et un calcul des rations en fonction de multiples critères : espèce, race, âge, sexe, poids, état d'engraissement, état reproductif, saison [Dejhman 1947]. Il s'agit, pour étendre au règne animal une célèbre formule, de donner à chacun selon ses besoins, ceux-ci étant scientifiquement définis et catégorisés. Cette modification du mode de nourrissage correspond également à une volonté de maîtrise des aléas climatiques. Faucher et stocker du foin à l'avance permet de prévenir les conséquences d'éventuelles irrégularités des températures et des précipitations. Là se manifeste donc le primat d'actions que j'appelle « préventives » sur les actions « réparatrices » qui avaient cours naguère (une fois le *žût* survenu, envoyer les bêtes sur des pâtures éloignées, briser la couche de verglas à la pelle ou chercher des aliments de substitution [Dobrosmyslov *op. cit.* : 31-35]). L'application de ces directives connaît néanmoins des dysfonctionnements⁷.

6. Kaz. *qojşy* ou *şopan*, rus. *čaban* « berger » ; kaz. *siyrşy*, rus. *skotnik*, « vacher » ; kaz. *žylqyşy*, rus. *tabunşik* « gardien de troupeaux de chevaux » ; kaz. *tüjeşi* « gardien de troupeaux de chameaux ».

7. Voir l'article d'I. Ohayon dans le présent volume.

La rationalisation de l'élevage suppose également un contrôle strict de la reproduction. L'absence de sevrage à 4 mois est sévèrement critiquée parce qu'elle mène à l'épuisement des brebis et à des saillies hâtives non planifiées. Là encore, le volontarisme zootechnique soviétique condamne le laisser-faire pastoral :

Certains kolkhozes, que le plan assigne au métissage des moutons locaux avec des mérinos, au lieu de préparer convenablement les brebis et les béliers à la saison de monte, laissent les choses se faire toutes seules (*samotëk*). Ils ne retirent pas à temps du troupeau les jeunes mâles à laine grossière ni les métis, et les laissent trop longtemps avec les brebis. Ceux-là couvrent donc les brebis qui auraient dû être croisées avec des mérinos. Cette manière de faire est inadmissible. Elle ruine le projet de métissage, entraîne une utilisation improductive des ressources en animaux de race et viole directement l'arrêté du Sovnarkom d'URSS et du Comité central du Pcus du 20 avril 1940 "Sur les mesures pour l'amélioration du stockage de la peausserie" qui impose une stricte séparation des troupeaux de moutons à toison fine et à laine grossière. [Dejzman *op. cit.* : 86]

Les saillies en liberté sont réservées aux *otar* «troupeau ovin» non *plemennoj*, ou aux exploitations de petite taille possédant un seul mâle reproducteur. Ailleurs sont préférées les saillies en main ou «en harem», qui permettent l'appariement individuel d'un bélier reproducteur avec un groupe particulier de brebis, choisies à l'aide d'un bélier «souffleur». Celui-ci repère (action participative) les brebis en chaleur, vêtu d'un tablier contraceptif. L'insémination artificielle se développe à partir des années 1940, pour le bétail collectif et privé [Mel'nik 1967 : 217]. Cette méthode décuple la capacité reproductive des béliers d'élite, passant de 20-30 brebis en saillie libre, 50-60 en saillie en main, à plusieurs milliers de brebis par an. Cette technique de reproduction nécessite, en revanche, une intervention humaine plus lourde.

L'agnelage hâtif du queue-grasse, dès février ou mars, en donnant des animaux plus gros pour l'abattage automnal, augmente la production de viande. Il alourdit considérablement les tâches liées à la mise bas, mais il allège quelque peu les soins de l'hivernage suivant, les agneaux étant plus développés à l'arrivée de la saison froide. En outre, il autorise à la fois une mise à la reproduction des antenais et leur tonte semestrielle, ce qui concourt à l'intensification de la production lainière. Le discours zootechnique des années 1930 est ouvertement volontariste à ce sujet, condamnant comme «une capitulation devant des difficultés surmontables» [Pšeničnij et Villius 1934 : 3] la pratique usuelle de l'agnelage printanier, pourtant prônée par les bergers car elle réduit les pertes et n'oblige pas au maintien des brebis et des nouveau-nés dans des bergeries chaudes. Il oppose les habitudes et les croyances des bergers, hostiles au

changement, à la théorie scientifique, déjà appliquée dans les élevages ovins occidentaux, qu'il incite à suivre⁸.

D'autres expériences ont été menées pour stimuler artificiellement les naissances gémellaires et doubler ainsi le cheptel, par injection de sérum de juments gestantes [Dejhman *op. cit.*]. Les mérinos donnent souvent des jumeaux, les queue-grasse plus rarement, mais ces brebis ont parfois deux gestations la même année. Une autre stratégie fut donc d'organiser le calendrier des saillies de sorte d'obtenir trois gestations en deux ans.

Les moutons sont sujets aux parasites et s'infestent à nouveau en paissant. Aussi la lutte contre les vers, « fléau de l'élevage ovin » [*idem*], est prise très au sérieux. Des livres entiers sont consacrés à l'identification des parasites et décrivent les moyens de lutte préconisés [Celišev et Boev 1951]. Ce combat est sans pitié pour les indésirables. Le traitement est à la fois préventif (administration de vermifuges, bains contre les tiques et la gale) et curatif : les animaux atteints par la myiase doivent être régulièrement inspectés et individuellement soignés, les larves extirpées, les plaies nettoyées et désinfectées.

À l'intérieur des sovkhozes, l'organisation du travail est hiérarchisée et les sections d'élevage ovin divisées en brigades, composées de deux à quatre bergers, dirigées par un berger en chef ou brigadier, en charge de 800 à 1 000 têtes. Les troupeaux doivent être homogènes suivant l'âge, le sexe, la classe et la productivité, afin de rationaliser au mieux l'alimentation. Cette fine catégorisation et stricte séparation des catégories est une innovation. Cependant, ironie de l'histoire quand on connaît le sort réservé aux *baj dékoulakisés*⁹, elle reprend en l'accentuant celle qui avait cours naguère chez les gros propriétaires de bétail. Selon Radlov, « le bétail grossit plus vite chez les riches » [*op. cit.* : 257] car les troupeaux des différentes espèces, plus nettement séparés, suivent chacun un parcours qui leur est propre et pâturent donc l'herbe qui leur convient le mieux.

Moment critique de l'élevage ovin, l'agnelage, après cinq mois de gestation, représente une lourde charge de travail. Aussi des travailleurs supplémentaires sont temporairement affectés aux brigades de bergers. La surveillance est alors constante, 24h sur 24. Brebis parturientes et nouveau-nés sont gardés dans des cages individuelles pendant deux à trois jours, avant d'être transférés

8. Cette opposition n'est pas constante, car dans la même brochure, un deuxième texte reconnaît la valeur de l'embouche automnale sur les pâtures à armoise, faisant se rejoindre, dans ce cas, l'expérience « séculaire » des bergers kazakhs et les recommandations des zootechniciens [Pšeničnij et Villius *op. cit.* : 17-19]. L'encouragement à l'agnelage hâtif mériterait d'être rapproché de la promotion par Lyssenko de la vernalisation du blé, une piste que je repère ici sans avoir la place de la suivre.

9. Les *baj*, gros propriétaires de bétail, représentaient les équivalents kazakhs des koulaks, paysans désignés et stigmatisés comme riches, et de ce fait premiers sujets de la répression lors de la campagne dite de dékoulakisation, qui précéda et accompagna la collectivisation soviétique [Ohayon 2006 : 145 sq].

dans des petits groupes (*sagman* en kazakh, *sakman* en russe). À deux ou trois semaines, les agneaux à laine fine ont la queue coupée puis les mâles sont castrés [Dejman *op. cit.* ; Asanov *et al.* 1977 : 286]. La traite des brebis s'effectue en employant la méthode de la sucée¹⁰. Les agneaux sont sevrés vers 4 mois, une partie abattue à l'âge de 7 ou 8 mois.

Les moutons à toison fine sont tondus une fois par an, au printemps ; ceux à laine grossière, deux fois. La tonte doit être courte et égale, de manière à obtenir une toison entière la plus longue possible, sans deuxième passage. La mécanisation, avec l'emploi d'appareils électriques, accroît sa productivité.

Les moutons paissent toute l'année, au moins 14 heures par jour en été et en automne, avec un complément alimentaire dans certains cas [Asanov *et al. op. cit.* : 287]. La nuit, ils sont gardés en enclos l'été et en bergerie l'hiver. Le berger doit veiller à la rotation des pâtures, en ne faisant pas paître plus de cinq ou six jours au même endroit, pour éviter l'épuisement et le piétinement de celles-ci, mais aussi limiter les parasites. Pour une exploitation optimale des ressources herbagères, il est recommandé de conduire les moutons le matin, quand ils sont affamés, sur les traces de la veille puis de les mener sur une pâture fraîche ensuite. Par temps chaud, ils doivent être poussés dans le sens du vent le matin, contre le vent au retour l'après-midi, et l'inverse par temps froid. Le berger doit faire avancer le troupeau lentement, sachant que les animaux les plus forts ont tendance à marcher en tête, broutant les meilleures herbes, laissant les moins bonnes aux plus faibles. L'intensification relative du nourrissage n'implique pas que le pacage soit négligé, car la nourriture « sur pied » demeure l'essentiel de l'alimentation ovine. Les savoir-faire des bergers sont explicités et normalisés. Même s'ils occupent une place marginale dans la littérature zootechnique, des éthologues étudient le comportement des moutons [Baskin 1976].

Loin d'être l'apanage du système soviétique, ces processus de normalisation et de spécialisation liés à l'intensification sont propres à l'élevage moderne. Ils relèvent de ce que j'appelle, faute de mieux, l'action *a priori*, opposée à l'action *a posteriori* ou opportuniste, dans ma classification des modes opératoires [Ferret 2014b]. Cette dichotomie oppose, d'une part, des actions déterminées de façon préétablie, effectuées en vertu de principes plus ou moins rigides, appliquées systématiquement à tous les objets d'une certaine catégorie et composées d'une succession rigoureusement ordonnée d'étapes et, d'autre part, des actions opportunistes, s'adaptant au contexte singulier de l'instant ou n'étant pas motivées par un objectif précis. Dans l'optique d'une rationalisation de l'élevage, chaque animal est classé dans une catégorie strictement définie, à laquelle doit être appliqué de manière systématique un traitement déterminé à l'avance suivant une méthode scientifique.

10. Sur l'aspect participatif de cette méthode, où le petit favorise la montée de lait par une tétée préalable à la traite, voir Ferret [2013 : 75].

Crise et reprise de l'élevage depuis l'indépendance

Les effets désastreux de la collectivisation des années 1930 et de la privatisation des années 1990 apparaissent nettement dans l'évolution du cheptel (voir graph.). Ses courbes s'inversent en 2000, mais certaines productions ne se relèvent pas de la crise, notamment celle de karakul, passée de 1,8 million de peaux en 1990 à seulement 4 000 en 2016.

La privatisation du bétail, la chute du cheptel et le morcellement de la propriété ont inéluctablement entraîné de profondes transformations, non seulement quantitatives mais aussi qualitatives dans la manière de mener l'élevage. La distribution du bétail des kolkhozes et des sovkhozes à l'ensemble de la population rurale pourrait laisser penser qu'à l'inverse de la spécialisation qui suivit la collectivisation, tout un chacun est (re)devenu berger dans les années 1990, mais ce phénomène de généralisation ne doit pas être surestimé.

Cheptel dans les frontières actuelles du Kazakhstan depuis un siècle (en milliers de têtes)

Graphique : C. Ferret. Sources : Mel'nik 1967 ; Pianciola 2004 : 166 ; I. V. Sautin (dir.), *Životnovodstvo SSSR za 1916-1938 gg.*, Moskva – Leningrad : Gosplanizdat, 1940 ; 1927, *Narodnoe hozjajstvo Kazahstana v 1925-26 god IV Statistiko-ekonomičeskij ežegodnik*. Kzyl-Orda : Izdatel'stvo Gosplana KazSSR ; 1959, *Narodnoe hozjajstvo SSSR v 1958 g. Statističeskij sbornik*. Moskva : Gosudarstvennoe statističeskoe izdatel'stvo ; 1961, *Narodnoe hozjajstvo SSSR v 1960 g. Statističeskij ežegodnik*. Moskva : Gosstatizdat CSU SSSR ; 1987, *Narodnoe hozjajstvo SSSR za 70 let. Ŭbilejnyj statističeskij ežegodnik*. Goskomstat SSSR. Moskva : Finansy i statistika ; 1991, *Narodnoe hozjajstvo SSSR v 1990 g. Statističeskij ežegodnik*. Moskva : Finansy i statistika ; Agence des statistiques de la République du Kazakhstan.

En effet, il est fortement tempéré par la disparition du bétail, mangé en nombre [Pétric 2013]. Ensuite, cette distribution n'était nullement égalitaire. Enfin, la propriété privée du bétail, toute restreinte qu'elle fût, n'avait pas disparu des zones pastorales. En revanche, il est indéniable que la spécification et la spécialisation des bêtes, elles, ont fondu. Dans des troupeaux émiettés, il n'est plus question de diviser le peu d'animaux possédés en catégories fines suivant leur race, leur âge, leur sexe et leur fonction. Tous sont mêlés et par conséquent, souvent traités indifféremment. L'indifférenciation efface la catégorisation. Dans une économie de subsistance où les cours de la laine se sont effondrés, le mérinos doit, paradoxalement, sa valeur à sa viande. À ce moment-là, l'opportunisme l'emporte sur la rationalisation *a priori*.

Du point de vue des politiques publiques, la rupture n'est pas si profonde qu'il n'y paraît. Passé le temps de la privatisation, le ministère de l'Agriculture du Kazakhstan exhorte au croît du cheptel et privilégie les exploitations de grande taille par des subventions ciblées¹¹ [Hazanov 2017 : 53], poursuivant à cet égard la même politique qu'à l'époque soviétique [Bapaev 1978]. Mais au niveau micro, à l'échelle du village, observe-t-on, depuis l'indépendance, un retour vers des techniques d'élevage antérieures, refermant la parenthèse soviétique ? C'est ce que nous allons voir par l'étude d'un cas, issu d'un long terrain ethnographique et qui, à ce titre, n'est sans doute ni moyen ni typique, mais néanmoins représentatif.

Un aoul de 40 maisons et 2 000 moutons

Voisins, parents et bétail

L'aoul d'Aqtau¹² est situé dans le sud de la province du Kazakhstan méridional, un peu à l'écart de la route qui relie Tachkent à Chymkent, dans une zone de steppe au climat continental modéré par la latitude méridionale.

Il est arrosé par un cours d'eau provenant d'une source du Qazgürt, montagne où s'est échouée l'arche de Noé d'après la légende locale. C'est un village de taille modeste, dit de « quarante maisons » (j'en ai dénombré 56 en 2008, mais toutes n'étaient pas habitées), qui compte 250 habitants. L'aoul est d'une grande homogénéité lignagère puisque tous les hommes appartiennent au même segment : Šegir, de la tribu Dulat dans la Horde aînée (*Ūly žüz*), à quelques exceptions près. Vantée par les habitants, cette appartenance

11. Z. Žanabaeva, « Sovremennoe sostoianie agrarnogo sektora Respubliki Kazakhstan », *G. Global*, 2015 (<<http://group-global.org/ru/publication/18972-sovremennoe-sostoyanie-agrarnogo-sektora-respubliki-kazahstan>>).

12. Ce toponyme et certains noms de personnes ont été changés pour préserver l'anonymat des informateurs. J'ai fait de nombreux séjours de terrain dans cet aoul : en septembre-octobre 1994, août-octobre 1995, août-septembre 1996, avril-mai 2001, août 2005, avril-mai 2008, octobre 2009, juin-juillet 2012.

Carte des sovkhoses et kolkhozes d'une partie de la région de Chymkent

Carte : C. Ferret. Sources : carte soviétique intitulée *Schéma de répartition des possessions et usages fonciers*. République du Kazakhstan

commune joue un grand rôle dans le fonctionnement du village. Dans la région, l'élevage est sédentaire de longue date. La proximité de la ville de Chymkent, capitale de la province située à 40 km, offre des opportunités d'emploi professionnel aux habitants de l'aoul. Ce n'est cependant que depuis 2008 qu'il est desservi par une route goudronnée, le reliant au bourg le plus proche, Fogolevka, situé à 5 km.

Ce village semble cultiver sa singularité : il appartient à un autre district (Tôle Bi) que le bourg voisin (dans le district Qazgûrt), qui est pourtant le seul moyen de rejoindre le réseau routier, et il n'a pas non plus été intégré à aucun des sovkhoses les plus proches, ni Kùik ni Qazgûrt. Avec un autre hameau voisin, il faisait partie du kolkhoze Bolševik, dont le centre était situé à Galkino, à plus de 50 km (*voir carte*). Cette fragmentation du découpage territorial des fermes collectives et d'État ne laisse pas d'étonner et répond vraisemblablement à des raisons d'ordre économique et écologique, mais aussi historique et politique. Selon mes informateurs, l'isolement de cet aoul est volontaire, il résulte du souhait des « petits chefs » locaux de conserver leurs prérogatives, préférant « rester les premiers dans un petit chez-soi que de devenir des moins que rien dans un grand chez-les-autres ».

En 1952, tous les habitants de l'aoul ont été déplacés dans le sud de la région pour réaliser un projet de culture irriguée de coton dans le désert, fournissant de la main-d'œuvre au kolkhoze Tel'man. Ce grand déménagement, volontaire selon certains informateurs, forcé selon d'autres¹³, est un des événements fondateurs de l'histoire locale, connu seulement à l'échelle du village. Il offre une parfaite illustration du prométhéisme soviétique désireux de dominer la nature, qui s'est traduit non seulement par des projets pharaoniques décrits dans la littérature, mais aussi dans une multitude de sacrifices de moindre ampleur, dont seule la mémoire locale conserve maintenant la trace. Là, dans le désert, sans maison, sans eau de qualité, les conditions étaient rudes, à travailler dans les champs sans relâche ni congé, et privés de bétail. Dès qu'ils y ont été autorisés, les habitants d'Aqtau sont revenus dans leur aoul, entre 1954 et 1956.

Au creux d'une zone de steppe vallonnée, les maisons du village sont de plain-pied, construites avec des briques crues. Le village bénéficie d'une eau de source, tirée à l'aide de pompes manuelles (en 1995), puis électriques et aujourd'hui, plusieurs maisons ont l'eau courante. La plupart sont aussi alimentées en gaz, mais le *tezek* « excrément du bétail séché » reste un combustible couramment utilisé, notamment pour le chauffage au poêle et la cuisson du pain.

Les services publics sont bien présents dans l'aoul, et même étonnamment actifs compte tenu de sa taille modeste et du désengagement de l'État constaté dans les républiques centrasiatiques à l'ère postsoviétique¹⁴ : une école primaire, qui comptait, en 2008, 21 élèves répartis en trois classes, de la

13. Cette divergence d'opinions se retrouve fréquemment dans les histoires locales de déplacement de populations soviétiques. Si les uns disent avoir partagé un projet de conquête du désert, correspondant néanmoins davantage à un slogan politique qu'à une rationalité économique, d'autres expliquent que ce déménagement collectif était la seule option offerte aux notables de l'aoul pour que l'administration ferme les yeux sur des accusations de détournement de biens publics les concernant personnellement.

14. Voir, par exemple, l'article de M. Stawkowski dans ce même volume.

1^{re} (7 ans) à la 4^e (10 ans) ; une infirmerie, et même un jardin d'enfants, ouvert en novembre 2012. Une mosquée a été construite en 2009, financée par les habitants et un sponsor, acteur et animateur, originaire du village (maison 4, voir *infra*). Les occasions de festivités sont nombreuses dans l'aoul : célébrations familiales, cycle funéraire, júbilés divers. Par exemple, le 21 avril 2008 a été organisé un *qûdajy* (repas collectif au nom de Qûdaj « Dieu ») en plein air réunissant tout l'aoul, après abattage d'un mouton, pour faire tomber la pluie et contrer une sécheresse débutante. Le lendemain, il a effectivement plu en fin de journée, mais les sceptiques expliquent qu'on planifie ce type de *qûdajy* précisément quand la météo prévoit des intempéries.

Préparatifs du *qûdajy* (district de Tôle Bi, 21 avril 2008). Photo : C. Ferret.

L'habitat, assez dispersé, se répartit entre, d'un côté, « l'aoul du bas », vers l'aval, l'eau ou l'ouest et, de l'autre (après l'école), « l'aoul du haut », vers les montagnes (voir plan du village). Le recensement révèle l'entrecroisement des relations de voisinage et de parenté au sein de l'aoul. L'organisation sociale y est marquée par la patrilocalité, l'exogamie, la cohabitation des générations, l'ultimogéniture et l'autorité des aînés, traits qui influencent aussi la gestion du bétail (voir *infra*). Sur l'élevage plusieurs renseignements peuvent être tirés. Premièrement, la grande majorité des maisonnées possède du bétail, mais le cheptel détenu par chacune est relativement modeste, comparé au second cas d'étude que nous examinerons : en moyenne, 54 têtes de petit

n°	Autres bâtiments
13	Maison inachevée depuis plusieurs années
19	Maison en construction pour remplacer la n°18
23	Maison en construction pour remplacer la n°9
28	Construction d'un moulin inachevé
29	Mosquée en construction

Plan du village avec recensement

Carte: C. Ferret.

J'ai numéroté les maisons (m.) suivant leur emplacement le long de la route.
Le cheptel individuel est détaillé en têtes de petit bétail (p.b.), ovin principalement, bovins (bo.) et chevaux (ch.), le total compté en équivalents cheval.

n°	Autres bâtiments
33	École primaire
34	Infirmierie

n°	Maisons habitées par	b.p.	bo.	ch.	Total
1	Employé chemin de fer	11	4	0	5,2
2	Ancien comptable du sovkhoe, revenu dans son aoul natal	500	30	0	108,3
3	Ancien instituteur de l'aoul, puis comptable à Šymkent	60	4	0	13,3
4	Ancien tractoriste	75	6	2	19,5
5	Ancien employé d'un autre sovkhoe, revenu dans son aoul natal	12	1	0	2,8
6	Ancien agronome au kolkhoze, avec son fils cadet, taxi	65	2	0	12,5
9	Ancien zootechnicien, sans emploi	0	3	0	2,5
10	Veuve avec un de ses petits-fils	8	1	0	2,2
11	Les m. n°11 et 12 appartiennent à des cousins parallèles patrilatéraux	15	3	0	5
12		23	4	0	7,2
15	Ancien berger au kolkhoze	26	4	0	7,7
16	Ancien berger au kolkhoze, un des <i>aqsaqal</i> les plus importants de l'aoul, fait office de <i>bi</i> «juge coutumier». Vit avec un de ses fils cadets.	20	4	0	6,7
18	Neveu du maître de la m. n°7, construit une nouvelle m. en face (la n°19)	23	4	0	7,2
21	Fils de l'ancien maître de la m. n°22	7	2	0	2,8
22	Veuve avec son fils adulte invalide	15	3	0	5
24	Veuve de guerre et sa belle-fille veuve également	0	2	0	3,3
25	Chef de chantier, habite Šymkent en semaine. Ici vit une des filles mariée	15	5	26	32,7
26		0	4	0	3,3
27	Habitant de Šymkent, a aussi m. n°54 avec bergerie, où vit un de ses fils	200	11	4	46,5
30	« Fille du lignage Šegir » et son fils cadet (du clan Qoŋrat)	25	3	0	6,7
31	Deux frères, neveux du maître de la m. n°27. Ils possèdent aussi une bergerie (n°56)	500	13	4	98,2

des maisons et du bétail* en 2008.

n°	Maisons habitées par	p.b.	bo.	ch.	Total
7	Ancien zootechnicien au kolkhoze	250	10	6	56
8	Businessman et institutrice à l'aoul	30	6	0	10
14	Ancien douanier puis zootechnicien	0	4	0	3,3
17	Autre fils du maître de la m. n°16	0	5	0	4,2
20	Autre fils de l'ancien maître de la m. n°18, revenu dans son aoul natal	100	9	3	24,2
35	Fils du maître de la m. n°40	0	6	0	5
45	Frère du maître de la m. n°44	20	1	0	4,2
48	Fondations de la future m. du fils du maître de la m n°40 et frère du maître de la m. n°37				
50	Ancienne bergerie du kolkhoze, privatisée par le maître de la m. n°38, ancien vétérinaire		voir m. n°38		
54	Bergerie et m. du fils du maître de la m. n°27, ancien directeur du secteur du kolkhoze		voir m. n°27		
56	Bergerie et m. d'un neveu du maître de la m. n°27 qui partage la m. n°31 avec son frère		voir m. n°31		

n°	Maisons habitées par	p.b.	bo.	ch.	Total
32	Beau-frère du propriétaire, membre d'un autre lignage (horde cadette), ancien chef de service dans l'administration régionale	40	4	0	10
36	Femme du lignage Segir, revenue dans son village après son divorce	20	5	0	7,5
37	Maître construit une m. sur le terrain de la m. paternelle, démolie	20	5	0	7,5
38	M. récente, construite sur le terrain de la m. paternelle, avec bergerie	45	5	1	12,7
39		20	4	0	6,7
40		30	6	3	13
41		25	4	0	7,5
42	Commerçant, habite Šymkent	0	4	3	6,3
43	Couple âgé	0	2	0	1,7
44	Fils d'instituteur, ancien berger, puis employé métallurgie, puis bâtiment, au chômage	48	6	3	16
46	Les maîtres des maisons n°46 et 47 sont cousins	15	2	0	4,2
47		28	5	0	8,8
49	Maître travaille dans l'industrie du gaz, souvent absent	0	1	0	0,8
51		0	2	0	1,7
52	Veuve dont le fils est décédé	40	5	0	10,8
53	Maison inachevée, habitée l'été				
55	Maison habitée l'été, dont le maître travaille dans le transport de marchandises				

* Ces chiffres, basés sur les déclarations des informateurs et certaines observations, sont plus indicatifs que certains. Pour le calcul du total tenant compte de la valeur relative des animaux suivant leur espèce, un cheval équivalait à 1,2 bovin ou 6 ovins.

bétail, 4,9 bovins et 1,3 cheval, ces moyennes étant assez différentes des médianes (respectivement 20, 4 et 0) en raison d'une distribution inégale. Compté en équivalents cheval, le cheptel par foyer est de 14,3 en moyenne (médiane: 6,7), avec une forte dispersion allant de 0,8 à 108,3.

Deuxièmement, les espèces ne sont pas également réparties: si le nombre de vaches varie assez peu d'une maisonnée à l'autre, car leur exploitation se fonde essentiellement sur un lait d'autoconsommation, celui des moutons et des chevaux fluctue fortement avec la richesse individuelle. Autrement dit, les pauvres qui ne possèdent que quelques têtes de bétail ont surtout des vaches; les riches, surtout des moutons et quelques-uns, des chevaux, animal assez rare ici. Certains individus cependant ont décidé d'investir «en technique» plutôt qu'en bétail, tel le maître de la maison 10 qui, malgré un cheptel modeste, possède voiture, tracteur et car. Cette répartition inégalitaire est pour une part héritée de la dislocation des exploitations collectives, dont mes informateurs locaux m'ont raconté l'histoire, de façon certes partielle et partielle, mais significative.

Petite histoire de la privatisation

Le sovkhoe Kuûk (Kûik en kazakh) fut fondé dès 1927 sous la forme d'un trust d'État de la province du Kazakhstan méridional¹⁵, spécialisé dans l'élevage ovin, d'une part karakul à partir de 1957, d'autre part à toison semi-fine. Un des habitants de l'aoul, né en 1947, qui y a travaillé, d'abord comme comptable puis dans le syndicat, raconte: «Après la création de la nouvelle race, la production de laine a grandement augmenté. Ces moutons sont couverts de laine, ils en ont même sur les pattes».

La population totale du sovkhoe s'élevait à 12 000 personnes, dont 800 à 1 200 employés. Il comptait cinq fermes, dont une unité laitière de 1 700 vaches et une ferme ovine de 55 000 moutons. Le sovkhoe avait 400 chevaux de travail, 120 véhicules et machines agricoles. Sur 40 km à l'ouest de Fogolevka s'étendaient ses 60 000 ha de pâtures et 10 000 ha de terres arables, où étaient cultivés luzerne, blé, avoine. Chaque famille disposait d'un lopin privé d'un hectare. «Tous recevaient la même chose, c'était égalitaire: l'URSS nous nourrissait. Aujourd'hui, c'est différent: pour bien vivre, il faut travailler¹⁶», résume le même informateur.

Depuis, les surfaces cultivées ont considérablement diminué. Le sovkhoe Kuûk a été démantelé officiellement le 17 avril 1998, segmenté en fermes et coopératives qui, pour la plupart, ont duré moins d'une année. Le bétail collectif a été bradé pour acheter du blé ou distribué en guise de salaire,

15. *Spravočnik po istorii sovhozov Ūžno-Kazahstanskoi oblasti (1918 – 1994 gg.)*, 2012. Šymkent, Upravlenie arhivov i dokumentacii Ūžno-Kazahstanskoi oblasti.

16. De fait, quelques habitants de l'aoul employés en ville ont des horaires de travail éreintants, six jours par semaine.

Vue sur une des bergeries de l'aoul, la maison n° 50 (district de Tôle Bi, avril 2008).
Photo : C. Ferret.

ainsi que les machines agricoles (50 moutons pour un berger, par exemple ; l'employé qui avait reçu un tracteur pouvait ensuite gagner sa vie en le louant). La société par actions Kuûk qui a repris les activités du sovkhoez suit la même politique d'élevage qu'auparavant. Elle a créé un nouveau type dit « kuûk » au sein de la race sud-kazakhe en croisant à nouveau des brebis mérinos sud-kazakhes avec des béliers australiens.

L'aoul ne faisait cependant pas partie de ce sovkhoez tout proche. C'était un des huit secteurs (*uçastok*) du kolkhoze Bolševik, chargé d'élever trois ou quatre *otar* d'environ 450 brebis chacun, et de cultiver du blé et du trèfle non irrigués avec une rotation pluriannuelle des cultures. Bétail collectif et bétail privé étaient gardés ensemble. Pour dissimuler celui-ci et échapper aux réquisitions, un des habitants se souvient que, enfant sous Khrouchtchev, il emmenait les bêtes de ses parents vers le hameau voisin en cas d'inspection.

Lors de la privatisation, le bétail collectif devait, en principe, être redistribué en parts (rus. *paj*) en fonction du nombre d'années travaillées, mais « ça n'a jamais fonctionné. Les *paj*, c'est bien joli sur le papier, mais en fait, ça ne compte pas. Il n'y a pas eu de répartition des biens suivant un principe défini. Que des arrangements oraux, rien d'écrit », raconte un de mes informateurs.

En outre, le processus de privatisation connu ici des ratés. En 1995, l'aoul se sépara une première fois du kolkhoze Bolševik. Le total des biens à distribuer qui lui revenaient alors consistait en 2700 moutons, 100 vaches, deux

tracteurs, deux camions, trois bergeries. Les maîtres des maisons n° 8, 16 et 53 évaluèrent ce qui devait échoir à chacun suivant son emploi et la composition de sa famille. Leur projet était de créer une coopérative, mais il n'y eut jamais d'accord sur le choix de la personne qui l'aurait dirigée. L'administration du kolkhoze refusa la candidature des instigateurs du projet, au motif qu'ils n'avaient pas une expérience suffisante ou étaient déjà à la retraite, et proposa celle du directeur du secteur (maison 54). Or la population ne l'aimait pas, certains disant qu'il avait corrompu la mairie (*akimat*) pour avoir le

Retour du *bada* à l'aoul le soir. Chaque propriétaire attend ses moutons, armé d'un bâton pour aider à la décomposition du troupeau (district de Rajymbek, août 2013).

Photo : C. Ferret

poste. Elle aurait préféré le maître de la maison 50, vétérinaire, qui déclina la proposition, de même que le maître de la maison n° 6, agronome. On remarquera que les personnes pressenties sont parmi celles qui, aujourd'hui, possèdent une bergerie privatisée. De manière générale, les anciens dirigeants des sovkhoses et des kolkhoses, ainsi que les spécialistes (zootechniciens ou agronomes), sont ceux qui ont tiré le meilleur profit personnel de la privatisation, accaparant la majeure partie des biens [Tolubayev *et al.* 2010 : 357; Hazanov *op. cit.* : 49].

L'aoul ayant échoué à se mettre d'accord sur le nom d'un chef, il réintégra le kolkhoze en 1995. Il n'en sortit finalement qu'en 1997, mais les biens collectifs s'étaient alors réduits comme peau de chagrin : 350 moutons,

60 vaches, deux tracteurs et un camion. « On a beaucoup perdu à cause d'un imbécile », commente un de mes informateurs. Une coopérative fut néanmoins créée, composée de 17 maisonnées et cultivant 120 ha de trèfle. Mais elle se décomposa rapidement, ses membres la quittant les uns après les autres. Au bout de cinq ans, tous étaient séparés et menaient leur exploitation de manière indépendante.

Les terres arables et les prés à foin ont été distribués à raison de 3 hectares par personne dont l'ancienneté au kolkhoze était supérieure ou égale à trois ans. Par exemple, la maisonnée n° 44 a reçu 10 ha (trois pour le maître de maison, trois pour la maîtresse de maison et 0,75 par enfant) ainsi que 5 moutons et un petit tracteur Belarus. Mais les surfaces ne font pas tout, la qualité et l'emplacement des terres importent autant. Cette répartition foncière a soulevé de vives discussions. Les mieux lotis ont réussi à obtenir de bonnes terres près de chez eux, suscitant du ressentiment. L'usufruit des pâtures a d'abord été cédé pour 100 ans, puis les baux ont été réduits à 49 ans¹⁷. Cependant, comme elles ne sont pas clôturées, le bétail ne se cantonne naturellement pas aux terres de son propriétaire. En 2009, les pâtures proches sont officiellement devenues communes, « de l'aoul », conformément aux usages du pacage.

Usages et gardiennage du bétail de l'aoul

Aujourd'hui, tout le bétail paît aux alentours de l'aoul l'année durant. La transhumance estivale du kolkhoze a été abandonnée. La majorité des habitants étant des éleveurs modestes, les animaux sont regroupés dans des troupeaux composites appelés *pada*¹⁸, appartenant à plusieurs maisonnées et gardés à tour de rôle par chacun des propriétaires. Le village compte deux *otar* composites d'environ 120 brebis (250 têtes avec agneaux et antenais), l'un pour l'aoul du bas, l'autre pour l'aoul du haut.

Tous les soirs, le troupeau se décompose et chaque groupe de moutons rentre dans la cour de son propriétaire, où il passe la nuit dans un enclos. En hiver et lors de l'agnelage, chacun garde son bétail chez soi. Quant aux gros propriétaires, à la tête d'*otar* entiers, ils gardent leurs bêtes à part, notamment les maîtres des maisons n° 31 et 27, qui ont réussi à privatiser à leur avantage les bergeries situées à l'extrémité du village.

Les moutons portent des marques de propriété sous la forme d'entailles aux oreilles, qui permettent de les différencier et de décourager le vol. L'activité de berger ou de vacher est peu valorisée, jugée ennuyeuse, abêtissante et peu enviable. Personne ne veut garder le bétail et on dit : « celui qui a fait pâturer

17. Pour plus de précisions sur les réformes foncières au Kazakhstan, voir les articles coécrits par K. Toleubayev [2010] et par S. Robinson en 2012 et dans le présent volume.

18. Selon le dictionnaire de Syzdykova et Husain [2002 : 665], *pada* désigne en kazakh un troupeau bovin, mais là, le mot vaut également pour un troupeau ovin, s'il est composite.

des moutons pendant trois ans, il ne faut plus rien lui demander, parce qu'il est devenu aussi bête qu'eux». Étrangement, les moutons sont à la fois jugés stupides, mais bien plus prisés que les chèvres, plus vives mais tenues pour quantité négligeable.

Le gros bétail est habituellement soumis à une surveillance moins serrée que le petit. Quelques vaches pâturent en totale liberté. Cependant la configuration des lieux, avec des champs non clôturés, rend le gardiennage indispensable pour préserver cultures et foins. La plupart des bovins sont donc également regroupés en un troupeau composite de 120 têtes, gardé par un vacher. Les vaches sont rassemblées tous les matins après la traite et rentrent le soir. C'est le fils aîné du maître de la maison n° 9 qui s'en charge, rémunéré 300 *tenge* (1,70 euro) par mois et par tête. Âgé de 22 ans, il fait en même temps des études de dessin industriel par correspondance. Il doit veiller à tenir les vaches à l'écart des cultures et peut être rendu responsable des pertes. Quant aux chevaux, peu nombreux, beaucoup paissent attachés, car ce sont pour la plupart des juments laitières ou des animaux de selle entiers, qui doivent rester à la disposition de leur maître plusieurs fois par jour.

Dans les *otar*, sexes et âges ne sont plus séparés. Le seul critère déterminant la formation des troupeaux est l'identité des propriétaires, indépendamment des caractéristiques des animaux. Ici, mérinos et croisés ont complètement disparu ; seule subsiste la race à queue grasse. De ce point de vue, la parenthèse soviétique est refermée. Néanmoins, on ne constate pas un retour à la polyvalence, mais bien un changement d'orientation : les ovins sont désormais exploités exclusivement pour leur viande, à la fois pour l'auto-consommation et la vente, sur les marchés au bétail des environs. Les moutons sont bien tondus, fin avril ou début mai, avec des ciseaux, mais uniquement pour leur bien-être et la qualité de la viande. La tonte ne rapporte rien, car la laine n'est pas vendue (son prix, qui s'est effondré¹⁹, est inférieur à celui du transport jusqu'au marché) ni utilisée. La laine, second « or blanc » centra-siatique après le coton, est ainsi devenue un déchet de l'élevage ovin (« costly nuisance » selon McGuire [*op. cit.* : 6]). Les espèces sont donc ici plus complémentaires que polyvalentes, avec une exploitation bouchère des ovins, laitière des bovins. S'il va au rebours de la privatisation, le gardiennage collectif de troupeaux composites n'est pas un retour au kolkhoze : la propriété reste privée, liée à chaque maisonnée, chaque propriétaire demeure maître des décisions concernant ses bêtes, le regroupement est temporaire et les autres tâches de l'élevage (agnelage, tonte) sont assumées individuellement.

L'agnelage se déroule de janvier à mars, parfois jusqu'en mai voire au-delà. Cette extension de la saison des naissances est due à un relâchement

19. 3 *tenge* le kg de laine en 2008, soit 1,6 centime d'euro (20 *tenge* en 2005). La monnaie kazakhe s'est fortement dépréciée en 2015 (un euro valait autour de 180-200 *tenge* en 2008-2015 ; 350-400 *tenge* en 2016-2017).

du contrôle de la reproduction : les saillies se font désormais en liberté, par des béliers qu'on se contente d'habiller de tabliers contraceptifs pour éviter les naissances hâtives. Quelques brebis à queue grasse mettent bas une deuxième fois dans l'année, en été. L'accouplement des bovins a lieu en liberté, sans aucun contrôle. L'aoul n'a que trois ou quatre taureaux pour ses 120 vaches, avec lesquelles ils restent du printemps à l'automne. Personne n'a intérêt à posséder un taureau, qui ne rapporte rien. Les bovins mâles sont abattus à un ou deux ans pour la viande. Avec le morcellement de la propriété du cheptel, ce dysfonctionnement peut vite s'avérer rédhibitoire. La traite, effectuée deux fois par jour, uniquement par des femmes, s'arrête en octobre jusqu'à la mise bas, privant les villageois de produits laitiers en hiver. On observe donc un retour vers des pratiques antérieures (tonte au ciseau, saillie en liberté), notamment dans le domaine de la reproduction, où dominent actuellement des actions moins interventionnistes et plus opportunistes.

À l'inverse, le nourrissage s'est plutôt intensifié. Au cœur de l'hiver, du 20 décembre à fin février, bovins, ovins et caprins restent à l'étable jour et nuit, nourris au foin, car il n'y a plus rien à brouter autour du village. Le pacage reprend en mars, quand l'herbe nouvelle apparaît. Chaque éleveur s'efforce d'adapter la taille de son cheptel à la quantité de foin qu'il est susceptible de faucher, mais les années de sécheresse, il est contraint d'acheter du fourrage. En 2012, par exemple, les pâtures de l'aoul étaient dégarnies dès juillet et plusieurs maisonnées ont cessé la traite à ce moment-là. Le surpâturage près des villages est un fait souvent relevé [Kerven *et al.* 2006 ; Alimaev *et al.* 2008]. Mais ici, les gens ne parlent pas d'une dégradation des terres et ne s'en inquiètent pas, le pastoralisme local ayant toujours été majoritairement sédentaire dans leur mémoire.

Aux antipodes d'un pastoralisme extensif, certains habitants se sont même mis, faute de salaire après l'indépendance, à engraisser du bétail. Ainsi en 1995, l'instituteur de l'aoul gagnait sa vie – beaucoup plus qu'avec ses élèves – en achetant des chevaux pour les revendre au marché après deux mois d'embouche. Le cheval est gardé dans une stalle en permanence, attaché et entravé. Il est alimenté trois fois par jour avec du blé aplati, additionné d'un peu d'eau et de sel, et du trèfle à volonté. La ration quotidienne est progressivement augmentée jusqu'à satiété, passant de 3 à 8, voire 10 ou même 12 kg de céréales. Ensuite, le cheval est revendu vivant au marché, pour sa viande, à un prix dépendant de son état d'engraissement. Ce gavage, particulièrement dépensier en fourrage et en travail, était alors un moyen de se procurer des liquidités rapidement²⁰.

Le gardiennage collectif n'est qu'une des facettes de la vie sociale de l'aoul, marquée par une forte cohésion et de nombreuses occasions de coopération. Quand un habitant prévoit d'abattre une tête de gros bétail, il prévient ses

20. Sur l'engraissement de bovins au Kirghizstan, activité exigeante en capital mais très rentable, voir R. de la Martinière [2012].

connaissances deux semaines à l'avance afin d'avoir des acheteurs pour les 12 parts (*žilik*) de viande dans lesquelles est débitée la carcasse, chaque part comprenant une proportion égale de chacun des morceaux, cinquième quartier inclus²¹. Dans l'aoul, on fait souvent appel au même homme (maison n° 45) pour l'abattage du gros bétail – qui se pratique obligatoirement pour toutes les espèces par égorgement après *Bismillah* 22 –, réputé particulièrement habile, et rétribué par le don d'une partie des bas morceaux. Les acheteurs de l'aoul ne règlent pas toujours immédiatement, parfois ultérieurement ou en nature. L'abattage massif (*soğym*) se fait à l'automne, saison où les animaux sont les plus gras, afin de constituer des réserves pour l'hiver. Le petit bétail peut, lui, être égorgé tout au long de l'année, suivant les besoins du moment. En octobre 2009, une vache a dû être abattue après avoir été encornée par une autre. Il n'y a alors pas eu de remboursement de la part du vacher ni du propriétaire du bovin fautif, mais tous se trouvaient dans l'obligation morale, selon les *aqsaqal* « barbe blanche, vieillard respecté », d'acheter une part de viande au propriétaire de la bête tuée, coutume désignée comme *ağajyn gersilik* « entraide obligée entre apparentés ».

Une estive de gros troupeaux

Cette seconde étude de cas²³, détaillée dans d'autres publications [Ferret 2015, à paraître], présente un exemple de pastoralisme mobile, avec des troupeaux d'une tout autre envergure. Elle fera contreponds au cas précédemment étudié, illustrant la diversité des pratiques tout en révélant certains traits communs.

Dans le sud-est du pays (district de Rajymbek, région d'Almaty), les chaînes montagneuses nord-ouest du Tian Chan favorisent une mobilité pastorale altitudinale. Dans le bourg de Žalanaš et le village de Kiši Žalanaš, situés au pied du Kungej Alatau, une petite part des familles (50 foyers sur 786 à Žalanaš en 2012, pour 320 exploitations agricoles) pratique actuellement le nomadisme pastoral, après une interruption due à la crise de l'élevage en 1995-1999. Le maire (*akim*) du bourg m'explique ainsi en 2012 :

Le kolkhoze a été dissous en 1995, il y a eu une chute du cheptel, puis une reprise. Les gens ont compris que le bétail, c'est une richesse. Actuellement, il y a autant de vaches et de chevaux que durant la période soviétique, un peu moins de moutons, mais ça augmente et, d'ici peu, on aura retrouvé le niveau antérieur.

21. Ce traitement de la carcasse est particulier au sud du pays. Ailleurs, des températures plus basses permettent une congélation immédiate à la saison froide, n'imposant pas une telle distribution.

22. *Bismillah* (« au nom d'Allah », en arabe) : phrase par laquelle débute la récitation du Coran et prononcée avant l'abattage du bétail afin que la consommation de sa viande soit halal.

23. Issue de mes séjours de terrain dans le district (juin 1994, juin-juillet 2012 et août 2013).

Plan de l'estive sur les deux affluents avec recensement des iourtes et du bétail

J'ai numéroté les iourtes suivant leur emplacement le long des deux affluents.

Statut individuel: éleveur-propriétaire (EP) ou berger salarié (BS) (la mention EP/BS indique que la moitié du cheptel appartient au berger). Le cheptel est détaillé en têtes de petit bétail (p.b.), ovin principalement, bovins (bo.) et chevaux (ch.), le total compté en équivalents cheval. Le recensement du *žajlau* n'est pas exhaustif et les chiffres restent indicatifs.

Plan: C. Ferret

La iourte n° 16 sur l'estive avec l'enclos à moutons à droite et le cheval de selle à gauche (district de Rajymbek, juin 2012).

Photo : C. Ferret

Cette remontée du cheptel a encouragé la reprise de la mobilité pastorale, d'abord pour les gros éleveurs, mais pas uniquement. Certains petits propriétaires regroupent aussi leurs bêtes pour les envoyer sur les estives sous la surveillance d'un berger rémunéré, si bien que la majeure partie du bétail est mobile. Éleveurs-propriétaires et bergers salariés suivent le même parcours de nomadisation, avec des variations d'amplitude (20 à 100 km) et dans le nombre de stations saisonnières (2 à 5). Bétail et bergers, accompagnés de leur femme et de leurs enfants d'âge préscolaire (et scolaire pendant les vacances) passent l'hiver sur les *qystau* « hivernage » au nord, sur les piémonts

du Tory Ajgyr, du côté de l'adret, plus ensoleillé, où la neige est balayée par les vents en hiver, à une altitude d'environ 1 800 m. Puis pendant les intersaisons, ils se rendent sur les *kôkteu* « station et pâtures printanières » et *kûzeu* « station et pâtures automnales », dans la vallée, à l'altitude la plus basse, autour de 1 500 m. L'été, ils vont au sud, sur des *žajlau* « estive » situés à des altitudes atteignant ou dépassant les 2 000 m dans le Kungej Alatau, du côté de l'ubac, où la richesse de la végétation, stimulée par d'abondantes précipitations, fait rapidement engraisser le bétail. Ce parcours, qui n'a guère changé depuis le début du xx^e siècle [Ferret à paraître], exploite les variations altitudinales du climat et de la végétation, mais aussi l'orientation des versants. Les bergers vivent dans des fermes sur les *qystau*, où sont également bâtis étables et enclos, et dans des iourtes le reste de l'année.

Sur un grand *žajlau* proche du Kirghizstan, réputé et fréquenté à l'époque soviétique²⁴, une trentaine de iourtes sont montées en été, le long de deux bras de rivière. Ici, la taille des troupeaux est bien supérieure, ce qui rejoint les constatations faites au xix^e siècle, montrant que les riches sont plus mobiles, et des observations récentes dans la région de Žambyl [Kerven *et al.* 2006 ; Kerven *et al.* 2015]. Parmi les bergers, la moitié environ est propriétaire, l'autre salariée. Souvent, un des membres d'une fratrie – le benjamin suivant la règle kazakhe d'ultimogéniture –, garde les bêtes de toute la famille étendue, tandis que les autres frères restent l'année durant au village, s'occupant des moissons, de la fenaison et aidant à la nomadisation. D'autres

24. Certains emplacements d'estive ont été desservis par le réseau électrique entre 1971 et 1995. Aujourd'hui, cet approvisionnement, très limité, se fait à l'aide de batteries solaires.

pâtures²⁶ et sachant y conduire le troupeau au moment opportun, les bergers expérimentés savent préserver les bêtes et limiter les pertes.

Les iourtes sont espacées de quelques centaines de mètres (300 m à 1 km) et plus encore les fermes d'hivernage. Sur l'estive comme dans le village, les apparentés s'installent de préférence à proximité les uns des autres. Ici, les hommes appartiennent à la tribu Alban de la Horde aînée et à plusieurs clans et lignages qui en sont issus, principalement Qyzyl Bôrik et Sary, y compris les Oralman, Kazakhs récemment immigrés depuis la Chine. Même si cette règle n'est pas systématique, les voisins du village sont aussi souvent voisins d'estive et des autres stations saisonnières. Ainsi sur ce *žajlau*, les gens de Kiši Žalaṇaš montent leur iourte le long de l'affluent « antérieur » (*birgi aša*), au sud ; et les gens de Žalaṇaš, près de l'affluent « postérieur » (*arḡy aša*), au nord.

Le cheptel du *žajlau* est remarquablement abondant, avec un total de 10 284 ovins, 804 bovins et 491 chevaux pour les 19 iourtes recensées, soit en moyenne 541 moutons, 42 bovins et 26 chevaux par iourte, des chiffres

Une fillette de 12 ans soigne des moutons affectés par les vers que son petit frère de 6 ans l'aide à attraper (district de Rajymbek, juin 2012). Photo : C. Ferret

26. Outre la connaissance des plantes citées *supra*, les pasteurs savent évaluer la qualité d'un herbage à l'aspect du crottin des chevaux qui le pâturent [Orazbek 2011 : 18].

proches des médianes (respectivement 500, 30 et 22) et qui représentent 151 équivalents cheval par maisonnée (11 fois plus que dans l'aoul sédentaire précédemment étudié), variant de 55 à 268. Seuls les gros élevages vont sur cette estive éloignée, c'est pourquoi la dispersion est ici bien moindre que dans le cas précédent. Quand les conditions sont favorables, le croît des troupeaux est rapide (+ 15 % entre mes deux séjours en 2012 et 2013).

Les vaches sont traites dès la mise bas, avec méthode de la sucée et en laissant le veau téter à satiété le premier mois. Sur l'estive, elles paissent en liberté, sans surveillance autre que de vérifier, de loin et de temps à autre, qu'elles restent à distance de leur petit. Le soir, elles sont habituées à revenir d'elles-mêmes pour la traite. Les veaux sont parqués dans un petit enclos une heure avant la traite, lâchés dans la journée dans la direction opposée de leur mère. Une des femmes de berger traite six vaches matin et soir, obtenant 25 litres de lait par jour, qu'elle transforme en crème à l'aide d'une écrémeuse manuelle, puis en beurre, baratté à la main et conservé dans un estomac de mouton (*qaryn maj*). Le lait appartient à celui qui le traite, même s'il n'est pas propriétaire des bêtes. L'isolement du *žajlau* ne permet pas la vente de lait frais.

Pour éviter la consanguinité, les taurillons sont vendus à 2 ans et castrés à 4. Comme dans l'aoul, on observe un allongement du calendrier des naissances dû à l'absence de contrôle de la reproduction pour le gros bétail : « les veaux naissent un peu n'importe quand, de février à juin », explique un éleveur. Ils sont donc de taille disparate et leur allure tranche avec l'homogénéité passée du bétail kolkhozien. En outre, ils ne sont plus sevrés et quelques-uns arrivent même à téter au-delà de la naissance suivante, si leur mère est indulgente. Ici les moutons sont de race croisée, Arharo-mérinos, bien qu'exploités pour la viande. Leur laine est plus fine que celle des queue-grasse mais ils sont moins mobiles et plus fragiles lors de l'agnelage. Ils sont tondus une fois par an, en juin, et même si son prix a chuté, la laine continue d'être vendue, certains éleveurs espérant une remontée des cours.

Lors des nomadisations, les troupeaux de petit bétail sont conduits à l'aide de boucs meneurs castrés (*serke*) ou entiers (*teke*), au nombre d'une dizaine pour un *otar* de 400 têtes. Les béliers reproducteurs, 1 à 5 pour 100 brebis et réformés au bout de trois ans, restent sur l'hivernage en été, pour éviter les saillies hâtives et, en septembre, quand les brebis redescendent, ils sont vêtus d'un tablier. Ici également, l'insémination artificielle pratiquée au temps du kolkhoze a aujourd'hui disparu. À l'estive, moutons et chèvres passent la nuit serrés dans un enclos. Ils en sortent le matin, une fois que la rosée a séché, car son humidité froide pourrait provoquer des boiteries. Le berger en profite pour les compter, opération malaisée lors du pacage. Durant la journée ils sont surveillés en permanence, à la différence du gros bétail, et changés de pâture chaque jour. Outre le gardiennage, la lutte contre les vers occupe une large place dans le travail pastoral. La vermifugation hivernale ne suffit pas, mais des soins attentifs aident à limiter la prolifération des parasites, d'autant

Fenaison près d'une station printanière (district de Rajymbek, août 2013). Photo : C. Ferret.

que les mouches sont peu nombreuses sur l'estive. En l'absence de soins, les vers peuvent faire périr l'animal et rendre sa viande immangeable. La vaccination du bétail, obligatoire, reste prise en charge par l'État, mais les autres soins vétérinaires sont maintenant payants.

Sur le *žajlau* chaque maisonnée traite ses vaches. En revanche, seule une iourte sur quatre fait du *qymyz*, car la traite des juments représente une tâche fastidieuse, répétée toutes les deux heures, et ce produit ne peut être ni conservé ni vendu ici. Aussi d'une année sur l'autre, ce ne sont pas toujours les mêmes iourtes qui battent le *qymyz*. Et les visites entre voisins, pluriquotidiennes, qui à la recherche de bétail, qui pour échanger des potins, permettent à tous de consommer ce breuvage prisé. Les manifestations d'hospitalité vont au-delà, car le dernier arrivé sur l'estive est censé organiser une fête pour nouvel arrivant (*erulik toj*). Un des estivants cite d'autres occasions de festoyer : « quand on n'a rien à faire, on met un morceau de poitrine de mouton salée dans un sac avec d'autres présents (tissu, bonbons) et on l'offre à quelqu'un qui, étant redevable, est obligé d'organiser une fête (*tôs bajlau toj*) » ; ou encore la fête de l'attache des poulains (*qymyz mûryndyq toj* « fête des muselières de *qymyz* » ou *bie bajlau toj* « fête de l'attache des juments »), à l'occasion de la première traite.

Les chevaux paissent en liberté. Seuls les poulains des juments laitières sont attachés au *želi* « corde d'attache » dans la journée, ce qui restreint

indirectement les mouvements de leur mère. La distribution de sel est un autre procédé indirect employé pour empêcher la fuite des chevaux en l'absence de gardiennage. En dehors des vaches et des juments laitières, les éleveurs peuvent même, le moment venu, laisser partir seuls et sans surveillance chevaux et bovins sur les pâtures saisonnières suivantes, car le bétail, habitué au parcours annuel, saisit parfaitement l'instant propice à la nomadisation. Par rapport au cas précédemment étudié, la richesse des pâtures et l'absence de champs autorisent cette liberté de mouvement laissée au gros bétail. En outre, les troupeaux équins (*ùôr*), composés d'un étalon et d'une dizaine de juments, forment des petits groupes unis par une forte cohésion, bien plus autonomes que les *otar*.

Le bétail vit du pacage toute l'année, avec un affouragement complémentaire en foin et *kombikorm* « mélange de céréales » en hiver pour les bovins, les chevaux de selle et quelques moutons affaiblis ou à l'embouche, ainsi qu'au moment des mises bas (voir calendrier). L'éleveur calcule à l'avance le fourrage nécessaire pour l'hiver suivant et vend à l'automne les bêtes en surplus qu'il ne pourrait pas nourrir. Bovins et ovins ne sont rentrés en stabulation que la nuit de décembre à mars, dans l'étable et la bergerie du *qystau*. Selon un éleveur, « les trois ennemis du bétail sont les voleurs, les loups et lui-même [comprendre : les maladies ou les blessures que les animaux se causent eux-mêmes] ». Les voleurs jettent leur dévolu sur les chevaux, faciles à emmener et aussitôt revendus, et les loups, sur les jeunes de toute espèce, surtout l'hiver.

Champs, prés et pâtures ne sont pas clôturés, bien que j'aie vu des rouleaux de fil de fer barbelé faire leur apparition en 2013. Des épouvantails protègent les champs des vaches près des villages, et le bétail des loups sur les stations saisonnières. Un éleveur a cloué deux têtes de loups qu'il a chassés sur les murs extérieurs de son *qystau*, pour signifier aux carnassiers de ne pas approcher. Des pièges sont également posés, des battues organisées, mais le poison est interdit en principe. Plus généralement, ce sont les chiens de garde qui donnent l'alarme. En hiver, la surveillance des moutons reste permanente pour parer les attaques de ces prédateurs, qui redoublent en cas de tempête. Lorsque le berger doit rentrer au *qystau*, pour déjeuner par exemple, il ramène le troupeau à portée de vue. Il lui faut doser ses interventions avec mesure : faire avancer le troupeau assez vite pour ne pas épuiser les pâtures, mais pas trop pour permettre le pacage et ne pas fatiguer les bêtes. Quand l'*otar* est regroupé dans un enclos, il lui arrive de se relever la nuit pour changer la disposition des brebis, éviter que celles placées vers l'extérieur du groupe ne prennent froid. Cependant il doit prendre garde à ne pas les déranger inutilement, au risque de les faire « ruminer de travers », selon les mots d'un berger.

Les marques de propriété du bétail sont diverses et en partie redondantes, les unes visibles de loin (peinture sur le dos), les autres indélébiles (brûlures près des naseaux). En outre les animaux portent des entailles aux oreilles et

le gros bétail, des marques au fer rouge. Elles servent principalement à distinguer les bêtes quand deux troupeaux se mélangent.

Les éleveurs actuels continuent de tenir compte de l'aptitude différenciée au pacage hivernal, en ajoutant un usage original du fer à cheval. Un éleveur à Karasaz, dans le même district, m'a expliqué que :

Les *žût* surviennent en cas de couche de neige épaisse : quand les chevaux en ont jusqu'aux genoux, il leur est difficile de paître. Ou alors quand la neige est durcie par le vent, les animaux n'arrivent pas à la débayer. On leur met des fers d'hiver [avec crampons] pour les aider. Dans ce cas, on envoie d'abord les chevaux sur les pâtures, car ils sont les plus forts pour gratter la neige, puis les moutons, puis les vaches. Les vaches n'utilisent pas leurs pattes pour débayer la neige, elles la balaient juste un peu en secouant la tête, avec leur mufle et leur langue.

Le principe d'action participative, selon lequel le bétail se procure lui-même sa nourriture, reste donc inchangé.

Ici, les parcours de nomadisation sont restés identiques depuis 1970 (même depuis 1910) et les modes de nourrissage similaires. Une moindre homogénéité des troupeaux et un net relâchement du contrôle du gros bétail doivent néanmoins retenir l'attention, comme dans le cas précédent. Du côté des hommes, les bergers ont gagné en indépendance (à l'exception des aides-bergers, surexploités et entièrement dépendants). Plusieurs d'entre eux m'ont déclaré être soulagés ne plus être « obligés » d'aller sur l'estivage comme au temps du kolkhoze : quand ils sont propriétaires, seule la taille du cheptel peut désormais les y contraindre. Et ceux qui peuvent rester toute l'année sur leur *qystau* (ou se contenter d'allers et retours entre deux stations proches) apprécient la sédentarité. À mille lieues de la vision romantique du nomadisme qui prévaut en Occident, ils me disent : « C'est compliqué de tout transporter. C'est plus simple de rester sur place ». Un ancien électricien qui, en 2013, venait pour la première fois sur le *žajlau* en tant qu'éleveur-propriétaire après 5 années de travail comme berger salarié, se dit satisfait d'être désormais « son propre maître » ; et un autre, berger salarié, heureux de pouvoir maintenant changer de patron si le sien lui déplaît.

Conclusion

Cette étude comparée de deux petites communautés, non autarciques mais formant des microcosmes dont la cohésion sociale est solidifiée par des liens de parenté et de voisinage, illustre deux formes de pastoralisme, l'une sédentaire et l'autre nomade. L'évolution de leurs techniques pastorales, depuis l'indépendance du Kazakhstan, correspond-elle à une transition vers un autre système d'élevage, exprimant une nouvelle relation à la nature ?

D'un côté, nombre d'expériences soviétiques d'un élevage interventionniste (agnelage hivernal, insémination artificielle, sélection de races lainières) ont été abandonnées, laissant parfois des séquelles contraires à la rationalité (élevage de mérinos pour la viande). Une régression de la mécanisation s'observe dans l'emploi de certaines techniques (tonte au ciseau, fenaïson à la faux). Le morcellement de la propriété et l'effacement des zootechniciens ont conduit à un traitement indifférencié et *a posteriori* des animaux, oublieux des actions *a priori*, scientifiquement établies et normalisées, systématiquement appliquées à chaque catégorie de bétail. Le contrôle de la reproduction et des mouvements des troupeaux s'est indéniablement relâché, laissant libre cours à la participation animale, notamment du gros bétail. En effet, au regard de la continuité des actions, on observe une opposition entre deux modes de gardiennage : permanent pour le petit bétail, et discontinu pour le gros, voire inexistant quand les conditions le permettent.

D'un autre côté, l'exploitation des espèces, tout en changeant parfois de direction (filière lainière devenue bouchère pour les ovins), n'est pas revenue de la spécialisation à la polyvalence antérieure. Le nourrissage n'a pas regagné en extensivité ; il s'est même quelquefois intensifié, prix à payer d'une moindre mobilité ou choix assumé d'une filière d'engraissement coûteuse en intrants mais rentable à court terme. Enfin le productivisme, tant dénigré dans l'appréciation du système soviétique, n'a pas disparu à présent et s'accorde bien au désir du croît des troupeaux, qui prime constamment chez les Kazakhs, du ^{xix}e au ^{xxi}e siècle²⁷.

En tout état de cause, ces changements dans les techniques d'élevage n'ont pas été provoqués par l'irruption ou le retour d'un souci écologique. Indépendamment de sa réalité et de son intensité, sujettes à débat scientifique [Robinson *et al.* 2003 ; Robinson 2016], la dégradation des pâtures est, comme au Kirghizstan [Liechti 2012], davantage un argument avancé par ou pour des acteurs extérieurs [Sadyk *et al.* 2011 ; Tonkobaeva 2012], qu'une préoccupation des éleveurs locaux²⁸. Les problèmes de surpâturage ont été partiellement résolus par l'effondrement du cheptel dans les années 1990, non par la mise en œuvre de mesures conservatoires de la part des autorités²⁹. Si le pastoralisme extensif est un modèle d'exploitation durable des ressources steppiques,

27. Les observateurs russes, tant au ^{xix}e siècle que dans les années 1920, reprochaient aux éleveurs kazakhs de sacrifier la qualité à la quantité [Dobrosmyslov *op. cit.* : 94 ; Krymov 1928 : 63], critique qui sera ensuite adressée à l'ensemble du système soviétique d'élevage.

28. Cette divergence dans les perceptions de la dégradation ne trouve pas une explication satisfaisante dans l'approche « cognitive » adoptée par Levine *et al.* [2017], qui se résume à l'idée triviale qu'on ne voit pas ce qui déplaît.

29. Pour la céréaliculture, Toleubayev [2012] décrit même un retour en arrière du Kazakhstan postsoviétique, qui a abandonné la lutte intégrée pratiquée en URSS depuis 1970, pour un emploi désormais exclusif des pesticides.

ce n'est pas au nom de la préservation du milieu que les pasteurs kazakhs le pratiquent, mais pour entretenir la relation vitale entre bêtes et gens.

Carole Ferret,
*ethnologue, chargée de recherche au CNRS, directrice adjointe du Laboratoire
d'anthropologie sociale, Université de recherche PSL, Paris*

Bibliographie

- AL'DŽANOV, O.**, 1895, «O suevernyh obrâdah u kirgizov vo vremâ epizootij», *Kirgizskaâ stepnaâ gazeta* 48: 2.
- ALEKTOROV, Aleksandr E.**, 1888, «Skotovodstvo kirgizov», *Orenburgskij listok* 17-19.
- ALIMAËV, Ilya I., et al.**, 2008, «The Impact of Livestock Grazing on Soils and Vegetation Around Settlements in Southeast Kazakhstan», in R. Behnke (dir.), *The Socio-Economic Causes and Consequences of Desertification in Central Asia*. Dordrecht et London, Springer: 81-112.
- ARGYNBAËV, Halel**, 1975, «Narodnye obyčai i pover'â kazahov, svâzannye so skotovodstvom», in *Hozâjstvenno-kul'turnye tradicii narodov Srejdnej Azii i Kazahstana*. Moskva, Nauka: 194-205.
- ASANOV, Kasim A. et al.**, 1977, *Rekomendacii po sisteme vedeniâ sel'skogo hozâjstva : Čimkentskaâ oblast'*. Alma-Ata, Kajnar.
- BAPAEV, B.** 1978, «Sovremennoe sostoânie i perspektivy razvitiâ tonkorunnogo ovcevodstva v Čimkentskoj oblasti», in K. A. Asanov et al. (dir.), *Voprosy intensifikacii sel'skhozâjstvennogo proizvodstva v Čimkentskoj oblasti*. Alma-Ata, Kajnar: 113-17.
- BARONOV, S. F., A. N. BUKEJHAN, et S. I. RUDENKO**, 1927, *Kazaki. Antropologičeskie očerki*. Leningrad, Izd. AN SSSR.
- BASKIN, Leonid M.**, 1976, *Povedenie kopytnyh životnyh*. Moskva, Nauka.
- CAMERON, Sarah**, 2016, «The Kazakh Famine of 1930-33: Current Research and New Directions», *East/West: Journal of Ukrainian Studies* 3 (2) : 117-132.
- CELIŠEV, A. A., et S. N. BOEV**, 1951, *Bor'ba s parazitarnymi zabolevaniâmi sel'skhozâjstvennyh životnyh pri otgonno-pastbišnom soderžanii*. Alma-Ata, Izd. AN KazSSR.
- ČORMANOV, Muse**, 1906, «Zametka o kirgizah Pavlodarskogo uezda», *Zapiski Zapadno-Sibirskogo otdela RGO XXXII (VI)*: 1-30.
- DEJHMAN, E. K.**, 1947, *Organizaciâ raboty na ovcevodčeskoj ferme*. Moskva, Ogiz-Sel'hozgiz.
- DIGARD, Jean-Pierre**, 1990, *L'homme et les animaux domestiques. Anthropologie d'une passion*. Paris, Fayard («Le temps des sciences»).
- DOBROSMYSLOV, Aleksandr I.**, 1895, *Skotovodstvo v Turgajskoj oblasti*. Orenburg, Izd. Turgajskogo oblastnogo statističeskogo komiteta.
- DŽANTÛRIN, S.**, 1883, *Očerki kirgizskogo konevodstva*. Sankt-Peterburg, Tipografiâ Mesnika i Rimana.
- FERRET, Carole**, 2004, «De l'attache des chevaux à la fécondation des femmes en passant par la cuisine.

- Quelques pistes pour l'exploration des notions altaïques de chaud et de froid», *Études rurales* 171 : 243-70.
- 2005-2006, « Un espace à l'aune du bétail », *Études mongoles et sibériennes, centrasiatiques et tibétaines* 36-37 : 139-62.
- 2009, « Des chevaux pour l'empire », *Cahiers d'Asie centrale* 17-18 : 211-253.
- 2011, « À chacun son cheval ! Identités nationales et races équines en ex-Urss (à partir des exemples turkmène, kirghize et iakoute) », *Cahiers d'Asie centrale* 19-20 : 405-458.
- 2013, « Leurrer la nature : quelques exemples de manipulation des bêtes en Asie intérieure », *Cahiers d'anthropologie sociale* 9 : 72-96.
- 2014a, « Discontinuités spatiales et pastoralisme nomade en Asie intérieure au tournant des XIX^e et XX^e siècles », *Annales. Histoire, sciences sociales* 69 (4) : 955-996.
- 2014b, « Towards an anthropology of action: From pastoral techniques to modes of action », *Journal of Material Culture* 19 (3) : 279-302.
- 2015, « Une transhumance dans le sud-est du Kazakhstan », in C. Bromberger et A. Kian (dir.), *De l'Iran au jazz, à cheval. Recueil en hommage à Jean-Pierre Digard*. Paris, CNRS Éditions : 141-162.
- à paraître, « Mobile pastoralism a century apart: continuity and change in south-eastern Kazakhstan, 1910 and 2012 », *Central Asian Survey*.
- HAZANOV, Anatolij M.**, 2017, « Posle socializma: Sud'by skotovodstva v Central'noj Azii, Mongolii i Rossii », *Vestnik antropologii* 38 (2) : 5-23.
- JACQUESSON, Svetlana**, 2010, *Pastoréalismes. Anthropologie historique des processus d'identification et d'intégration chez les Kirghiz du Tian Shan intérieur*. Wiesbaden, Reichert.
- KOUNANBAÏOULY, Abaï**, 1994, *Réflexions en prose. Poèmes Iskander et Masgoud*. Almaty, Raouan.
- KERVEN Carol et al.**, 2006, « Fragmenting Pastoral Mobility: Changing Grazing Patterns in Post-Soviet Kazakhstan », in D. Bedunah et al. (dir.), *Rangelands of Central Asia: Proceedings of the Conference on Transformations, Issues, and Future Challenges*. Fort Collins, U.S. Department of Agriculture, Forest Service : 99-110.
- KERVEN Carol et al.**, 2015, « A pastoral frontier: From chaos to capitalism and the re-colonisation of the Kazakh rangelands », *Journal of Arid Environments* 127 : 106-119.
- KHAZANOV, Anatoly M.**, 1983, *Nomads and the outside world*. Cambridge et New York, Cambridge University Press.
- KRYMOV, D. V.**, 1928, *Živye bogatstva Kazakstana*. Moskva et Leningrad, Moskovskij rabočij.
- LEVINE, Jordan et al.**, 2017, « A cognitive approach to the post-Soviet Central Asian pasture puzzle: new data from Kyrgyzstan », *Regional Environmental Change* 17 (3) : 941-47.
- LIECHTI, Karina**, 2012, « The meanings of pasture in resource degradation negotiations: Evidence from post-socialist rural Kyrgyzstan », *Mountain Research and Development* 32 (3) : 304-312.
- MARTINIÈRE, Raphaële (de la)**, 2012, « Recompositions agropastorales et développement de la filière bovine dans un système économique libéralisé (oblast' de la Chuy, Kirghizstan) », *Revue d'études comparatives Est-Ouest* 43 (1-2) : 137-166.
- MASANOV, Nurbulat È.**, 1995, *Kočevaâ civilizaciâ kazahov : osnovy žiznedeâtel'nosti nomadnogo obšestva*. Almaty et Moskva, Sovinvest/Gorizont.
- MCGUIRE, Gabriel**, 2014, « By Coin or By Kine? Barter and Pastoral Production in Kazakhstan », *Ethnos* 81 (1) : 5374.

- MEL'NIK, G. A. (dir.)**, 1967, *Preobražennaâ step'. Sel'skoe hozâjstvo Kazahstana za 50 let sovetsoj vlasti*. Alma-Ata, Kajnar.
- NIKOL'SKIJ, A. M.**, 1885, «Putešestvie na ozero Balhaš i v Semirečenskuû oblast'», *Zapiski Zapadno-Sibirskogo otdela Imperatorskogo russkogo geografičeskogo obšestva VII (1)* : 1-93.
- OHAYON, Isabelle**, 2006, *La sédentarisation des Kazakhs dans l'URSS de Staline. Collectivisation et changement social (1928-1945)*. Paris, Maisonneuve et Larose.
- ORAZBEK, Ernar Ž.**, 2011, «Rol' žajlau v sisteme kočevogo skotovodstva kazahov», *Otan Tarihy* 3 : 96-126.
- PÉTRIC, Boris**, 2013. *On a mangé nos moutons. Le Kirghizstan, du berger au businessman*. Paris, Belin.
- PIANCIOLO, Niccolò**, 2004, «Famine in the steppe. The collectivization of agriculture and the Kazak herdsmen 1928-1934», *Cahiers du monde russe* 45 (1-2) : 137-192.
- POTAPOV, Leonid P.**, 1949, «Osobennosti material'noj kul'tury kazahov, obuslovennye kočevym obrazom žizni», *Sbornik muzeâ antropologii i étnografii XII* : 43-70.
- PŠENIČNIJ, A. P. et V. O. VILLIUS**, 1934, *Rannij okot kurdûčnyh ovec / Osennij nagul ovec na polynnyh pastbišah*. Alma-Ata et Moskva, Kazakstanskoe kraevoe izd.
- RADLOV, Vasilij V.**, 1989 [1893], *Iz Sibiri*. Moskva, Nauka.
- ROBINSON, Sarah**, 2016, «Land Degradation in Central Asia: Evidence, Perception and Policy», in R. H. Behnke et M. Mortimore (dir.), *The End of Desertification? Disputing Environmental Change in the Drylands*. Heidelberg, Springer : 451-490.
- ROBINSON, Sarah, Eleanor J. MILNER-GULLAND et Ilya I. ALIMAEV**, 2003, «Rangeland degradation in Kazakhstan during the Soviet era: re-examining the evidence», *Journal of Arid Environments* 53 (3) : 419-439.
- ROBINSON, Sarah, et al.**, 2012, «Pastoral Tenure in Central Asia: Theme and Variation in the Five Former Soviet Republics», in V. Squires (dir.), *Rangeland Stewardship in Central Asia. Balancing Improved Livelihoods, Biodiversity Conservation and Land Protection*. Dordrecht, Springer : 239-274.
- RUDENKO, Sergej I. (dir.)**, 1927, *Kazaki. Antropologičeskie očerki*. Leningrad, Izd. AN SSSR.
- SADYK, Bahtâr et al.**, 2011, *Kazahstanskaâ model' ustojčivogo upravleniâ pastbišnymi resursami*. Almaty, Programma razvitiâ OON v Kazahstane.
- STEIMANN, Bernd**, 2011, *Making a living in uncertainty: agro-pastoral livelihoods and institutional transformations in post-socialist rural Kyrgyzstan*. Zürich, Geographisches Institut, Universität Zürich.
- SYZDYKOVA, R. G. et K. Š. HUSAIN**, 2002, *Kazahsko-russkij slovar'*. Almaty, Dajk Press.
- TOLEUBAYEV, Kazbek**, 2012, «Toward Sustainable Pest Control: Back to the Future in Case of Kazakhstan», in A. R. Bandani (dir.), *New Perspectives in Plant Protection*. Rijeka, Croatia : 1-18 (<<http://www.intechopen.com/books/new-perspectives-in-plant-protection>>).
- TOLEUBAYEV, Kazbek, Kees JANSEN et Arnold van HUIS**, 2010, «Knowledge and agrarian de-collectivisation in Kazakhstan», *The Journal of Peasant Studies* 37 (2) : 353-377.

- TOLYBEKOV, Sergali E.**, 1971,
Kočevoe obšestvo kazahov v XVII - načale XX veka (Politiko-ekonomičeskij analiz).
Alma-Ata, Nauka.
- TONKOBAEVA, A. P.**, 2012, *Ustojčivo zemlepol'zovanie v usloviâh izmeneniâ klimata: tradicionnye znaniâ i nailučšie praktiki.* Astana, GEF - UNDP - GIZ.
- VOLOSIKOV, V. N. et I. A. BAHAROVSKIJ**, 1978, « Rezul'taty izpol'zovaniâ avstralijских merinosov v Čimkentskoj oblasti », in K. A. Asanov *et al.* (dir.), *Voprosy intensifikacii sel'skohožâjstvennogo proizvodstva v Čimkentskoj oblasti.*
Alma-Ata, Kajnar: 108-112.
- VUILLEMENOT, Anne-Marie**, 2009,
La yourte et la mesure du monde :
avec les nomades au Kazakhstan.
Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant
(« Anthropologie prospective » 4).
- WERNER, Cynthia**, 1998,
« Household networks and the security of mutual indebtedness in rural Kazakhstan », *Central Asian Survey* 17 (4) : 597-612.
- ŽARKOV, Âkob P.**, 1854,
« O kirgizah. Zapiski saratovskogo kupca Â.P. Žarkova », *Biblioteka dlâ čteniâ* 124 : 211-244.
- ZDZENICKIJ, S. S.**, 1915,
« Životnovodstvo v Syr-Dar'inskoj oblasti (Iz materialov po obsledovaniû oblasti po životnovodstvu uezdnymi veterinarami) », *Turkestanskoe sel'skoe hozâjstvo* 6 : 1-23.

Résumé

Bêtes et gens. Techniques pastorales dans deux aouls kazakhs

L'évolution des techniques kazakhes d'élevage est décrite depuis le pastoralisme nomade du XIX^e siècle, en passant par la rationalisation et la professionnalisation soviétiques, jusqu'à la crise du secteur, liée à la décollectivisation, et sa reprise au XXI^e siècle. Deux études de terrain menées entre 1994 et 2013 dans deux aouls, un village sédentaire et une estive nomade, montrent au niveau micro dans quelle mesure les manières d'agir sur et avec le bétail, notamment ovin, traduisent une transformation du rapport à la nature : relâchement du contrôle sur la reproduction et la mobilité animales, recul de l'interventionnisme zootechnique en faveur d'actions plus opportunistes, mais sans retour à la polyvalence des espèces ni regain d'extensivité. Si le pastoralisme est un modèle d'exploitation durable des steppes, les éleveurs kazakhs le pratiquent non par souci écologique, mais pour entretenir la relation essentielle entre bêtes et gens.

Mots clés : action sur la nature, anthropologie de l'action, berger, bétail, décollectivisation, estive, ethnographie, kazakh, mouton, pastoralisme, technique d'élevage, village, zootechnie soviétique

Abstract

Livestock and people. Pastoral techniques in two Kazakh auls

This article describes the evolution of Kazakh techniques of animal husbandry from the nomadic pastoralism practised in the 19th century, through Soviet rationalisation and professionalisation, to the crisis of this sector due to decollectivisation and to its recover in the 21st century. Two field studies carried out between 1994 and 2013 in two Kazakh auls, a sedentary village and a nomadic summer camp, show on a micro scale how ways of acting on and with livestock, especially sheep, reflect a transformation of the relationship with nature: loosening of the control over animal reproduction and mobility, decline of zootechnic interventionism, in favour of more opportunistic forms of actions, but without returning to the previous versatility of species uses or to a more extensive system. If pastoralism can be a model of sustainable exploitation of the steppes, Kazakh pastoralists practise it not for ecological reasons, but to maintain the essential relationship between livestock and people.

Keywords: handling of nature, anthropology of action, shepherd, livestock, decollectivisation, summer pasture, ethnography, Kazakh, sheep, pastoralism, breeding techniques, village, soviet zootechnics